

Sortir sans diplôme de l'université

Nathalie Beaupère

*Chargée d'Études CAR Céreq Bretagne, Faculté d'économie,
Université de Rennes 1*

L'objet de cette communication concerne les sorties précoces de l'université—autrement dit les abandons ou le « décrochage » étudiant—et présente les principaux constats d'une étude¹ menée pour l'Observatoire national de la vie étudiante (OVE) sur cette thématique (Beaupère et Boudesseul, 2009). Ce travail fait suite à un état de la littérature qui croise différentes approches et analyses sur cette problématique et met en évidence la difficulté à identifier les arbitrages conduisant des étudiants inscrits à l'université à en sortir sans diplôme. L'étude commandée par l'OVE avait donc pour ambition de lever le voile sur les zones d'ombre de ces sorties précoces et compléter ainsi les résultats des enquêtes locales et nationales². Il ne s'agissait pas de revenir sur les facteurs du « décrochage » étudiés dans ces enquêtes (genre, parcours scolaire, type de baccalauréat, PCS des parents, etc.) mais bien d'éclairer le processus qui conduit des jeunes à sortir sans diplôme.

En effet, peu d'enquêtes permettent de recueillir des informations sur la manière dont ils ont vécu leurs études. La plupart de celles réalisées au niveau local s'intéressent au devenir des étudiants et sont centrées sur leur insertion professionnelle plutôt que sur les motifs et conditions d'arrêt des études. De plus, il est relativement difficile pour les observatoires de contacter les jeunes sortis non diplômés de leur établissement. Il importe d'ailleurs de rappeler que la définition locale de la sortie sans diplôme, construite à partir des fichiers d'inscrits non réinscrits des établissements, masque en réalité un certain nombre de réinscriptions dans des établissements supérieurs dont les jeunes pourront sortir diplômés. Les enquêtes réalisées au niveau régional ou national peuvent tenir compte de ces réinscriptions et proposer une photographie plus réaliste des sorties sans diplôme. Cependant, il est difficile à partir de ces enquêtes de faire la part des facteurs de contexte, de celle des facteurs individuels quand il s'agit de « trouver des causes »

¹ Cette étude a été réalisée avec les ingénieurs d'études de 5 observatoires du supérieur, (OPE université V. Segalen Bordeaux 2, ODE université de Bourgogne, ORFS Caen, OFIPE université Paris Est Marne-la-Vallée, OSIPE université Rennes 1) et le centre associé au Céreq de Rennes ; Collaboration assistée par Gérard Boudesseul (CAR Céreq de Caen).

² Les enquêtes des observatoires locaux des établissements du supérieur, les enquêtes Génération du Céreq, celles du Ministère de l'enseignement supérieur et celle de l'OVE.

à ces sorties précoces. Comprendre la diversité des situations et des motifs a donc été l'objectif central de l'étude commandée par l'OVE et c'est une méthodologie d'enquête par entretiens semi-directifs qui a été retenue afin de privilégier les récits des expériences.

Soixante jeunes ont été rencontrés sur les cinq sites de l'étude :

- 28 filles et 32 garçons âgés de 21 à 27 ans, la moyenne étant de 22 ans
- ils étaient titulaires d'un baccalauréat général pour 40 d'entre eux, 17 étaient des bacheliers technologiques et 3 des bacheliers professionnels
- ils étaient inscrits dans les filières d'études proposées par leur université, excepté en médecine et pharmacie dont les conditions d'études et plus particulièrement les concours assimilent ces filières à des filières sélectives
- ils ont quitté l'université après une ou plusieurs années d'études
- ils avaient passé au moins un an sur le marché du travail en cas de réinscription dans une formation
- les entretiens, d'une durée moyenne d'une heure, ont été intégralement retranscrits

Le guide d'entretien était principalement centré sur la scolarité, les choix d'orientation, l'expérience universitaire, les arbitrages des jeunes en faveur de la poursuite d'études, d'une réorientation ou encore du marché du travail et les étapes de leur insertion professionnelle.

Les entretiens ont fait l'objet de trois lectures distinctes mais complémentaires. Ainsi, un traitement numérique a permis un premier défrichage du corpus et a mis en lumière les mondes lexicaux des jeunes interrogés. Dans un second temps, une lecture plus thématique des entretiens a mis en perspective les facteurs classiquement considérés comme propices aux sorties précoces (l'orientation, le travail universitaire, le travail salarié...). Enfin une lecture centrée sur les parcours individuels a permis de s'attarder plus précisément sur « le processus du décrochage des études ».

Ces trois lectures apportent des clés de compréhension somme toute originales sur la manière dont ces jeunes rendent compte de leurs parcours et expliquent leurs décisions de quitter l'université sans y avoir obtenu de diplôme.

Cet exposé ne nous permet pas de présenter l'ensemble des constats et analyses posés à l'occasion de cette étude. Il est centré sur la thématique de l'orientation et sur des profils de jeunes sortis sans diplôme, qui éclairent la manière dont les différentes dimensions de leur expérience les conduisent à la décision d'abandonner les études commencées.

1. S'orienter une démarche qui révèle incertitudes et compromis

Alors que les « mauvaises orientations » des élèves et étudiants sont souvent considérées comme une des causes principales des sorties sans diplôme, il nous a semblé particulièrement intéressant de s'attarder sur la

manière dont les jeunes rencontrés relatent, bien qu'*a posteriori*, leurs choix d'orientation.

On constate le plus souvent que les décisions d'orientation sont prises au regard des résultats scolaires bien plus qu'en fonction d'un projet. Jusqu'à la classe de troisième les enjeux sont moindres pour les jeunes rencontrés mais au lycée la plupart souhaite se maintenir dans les filières générales ou pour le moins obtenir le baccalauréat. Ce diplôme est d'ailleurs considéré comme « le minimum » et la poursuite d'études post-baccalauréat est déjà envisagée. Deux attitudes dominent, rester dans les séries générales du baccalauréat « pour avoir le plus de choix possibles après » ou obtenir le baccalauréat quel qu'il soit et quel qu'en soit « le prix ». Dans le premier cas et quand ils le peuvent les lycéens tendent à différer leurs choix, de façon triviale il est possible de dire que leur position est la suivante : « tant que je gagne je joue ». Dans le second, les jeunes déclarent avoir redoublé ou s'être réorientés pour atteindre cet objectif terminal leur ouvrant les portes de l'enseignement supérieur.

Le choix de la série du baccalauréat est principalement dicté par les résultats scolaires et par l'objectif d'obtenir ce diplôme. Aucun des soixante jeunes rencontrés ne fait état de stratégie particulière, ils se décrivent comme des élèves moyens ou bons mais pas suffisamment pour s'inscrire dans des filières sélectives, notamment des classes préparatoires. Leur scolarité est qualifiée de « normale », en dépit d'éventuels redoublements ou réorientations—après tout ils sont titulaires d'un baccalauréat.

Parmi les étapes de l'orientation c'est bien l'entrée dans le supérieur qui semble le plus engager ces jeunes et les interroger fortement. Or, là aussi, on constate que la palette des modalités d'orientation est large, entre tactique à court terme et stratégie à moyen terme. Mais sans doute est-ce à cette étape que ces jeunes font part de réelles incertitudes tant la poursuite d'études, qui semble aller de soi, influence selon eux directement leur avenir. Pourtant leurs récits montrent que leurs décisions ont été peu discutées, peu argumentées. L'entretien est alors pour eux l'occasion d'exprimer certains regrets, celui de ne pas avoir eu connaissance d'autres formations, d'avoir subi une réorientation, de n'avoir pas cherché à se renseigner plus précisément. Malgré toutes les sources d'informations qu'ils avaient à leur disposition ils ont faiblement anticipé ce que seraient leurs études. Leur scolarité « normale » n'a pas suscité de questionnement en termes d'orientation, quatre seulement expliquent que des enseignants ou des proches ont fait part de leurs doutes.

Globalement, ils disent de leur inscription à l'université qu'elle était un choix, mais ils en attendent peu et pas forcément d'y obtenir un diplôme. Dix jeunes sur les soixante rencontrés expliquent s'être inscrits à l'université par défaut, autrement dit après avoir été refusés dans une filière sélective (un BTS le plus souvent). D'autres se sont inscrits à l'université dans l'attente d'entrer dans une formation dont l'admission se

fait suite à un concours, on parlera d'inscription ou d'orientation d'attente. Mais une majorité s'est inscrite positivement en première année de Licence : ils souhaitent « essayer la fac pour voir », obtenir une Licence, apprendre et dessiner les contours d'un projet professionnel. Le constat de cette diversité de raisons qui ont incité les jeunes bacheliers à s'inscrire à l'université, et parfois le choix d'une inscription d'attente, relativise d'emblée l'échec supposé qu'est une sortie sans diplôme.

a) Une orientation positive mais peu anticipée.

Tous partagent cependant un point commun, celui de ne pas avoir suffisamment lu et consulté les plaquettes présentant les formations. Ils méconnaissent l'enseignement supérieur en général—quelques-uns d'entre eux affirmant ne pas connaître les BTS avant d'être entrés à l'université, d'autres ne pas distinguer BTS et DUT—et parfois leur Licence en particulier. Ils semblent avoir été peu contraints dans leurs choix d'orientation et l'absence de signal négatif de l'institution vis-à-vis des vœux exprimés ne les a pas, selon eux, encouragés à s'informer davantage. Plus encore, l'université va de soi pour les bacheliers généraux interrogés qui se présentent comme des élèves moyens voire bons dans le secondaire et qui ne doutent pas qu'ils pourront réussir. Ils pensent pouvoir appliquer les mêmes recettes que celles éprouvées dans le secondaire, c'est-à-dire s'assurer des notes dans la moyenne avec un travail minimal et régulier. Mais c'est un nouvel univers et de nouvelles règles de fonctionnement qu'ils découvrent, notamment quand ils sont les premiers de leur fratrie à entrer à l'université.

Ici encore, et même s'il s'agit d'une orientation positive, le choix de la filière d'études universitaires se fait plus au regard des résultats de lycée que d'un projet. La « suite logique » de la spécialité du baccalauréat est aussi largement évoquée pour expliquer les choix. Peu évoquent un projet de diplôme ou un métier. Dans la plupart des cas, les incertitudes dans lesquelles les jeunes bacheliers se trouvent (qui concernent les chances d'obtenir un diplôme, le rendement des formations universitaires ou encore le marché du travail) les conduisent à minimiser leurs ambitions. N'oublions pas cependant qu'ils sont interrogés *a posteriori* sur cette expérience et qu'ils peuvent avoir oublié leur motivation initiale ou éluder des projets qu'ils considèrent désormais comme trop ambitieux.

D'autres jeunes bacheliers se distinguent par leur parcours « chaotique » dans le secondaire. S'ils souhaitent s'inscrire à l'université, ils sont conscients de leurs lacunes et parfois du fait que le baccalauréat technologique ou professionnel les desservira. Pour eux aussi l'inscription à l'université est positive mais la réussite n'en demeure pas moins très incertaine. Les conseils d'orientation qu'ils ont pu recevoir et qui auraient pu les dissuader ne sont pas suivis d'effets ; c'est la volonté de poursuivre des études post-baccalauréat qui les motivent le plus, bien qu'ils anticipent les difficultés à venir. S'ils quittent l'université sur une note négative, certains considèrent malgré tout cette expérience comme

« intéressante », ils ont découvert l'université, connaissent un peu mieux, et de l'intérieur, l'enseignement supérieur.

Face à de nombreuses incertitudes liées aux formations et à leur insertion professionnelle l'inscription à l'université représente bien souvent une possibilité d'auto-évaluer ses capacités de réussite, de construire un projet d'études ou professionnel « chemin faisant ». L'orientation n'est donc pas tant une démarche « stratégique », que le résultat de tâtonnements, d'hésitations et finalement de compromis à ce moment de leur parcours.

b) Premiers résultats, premiers doutes et premiers abandons

Après les premiers examens, les nouveaux étudiants commencent à douter et quelques-uns tentent déjà de trouver une alternative à une réussite compromise : se réorienter en dehors de l'université—voire dans des formations différentes de celles délivrées par le ministère de l'éducation nationale ou de l'enseignement supérieur—ou chercher un emploi. L'anticipation de l'échec aux examens est sans doute ce qui distingue le plus les jeunes rencontrés.

Parallèlement à ces premiers abandons, certains de ces jeunes étudiants tentent de persévérer et décrivent leurs stratégies, plus ou moins efficaces, pour « rattraper quelques points de retard ». Ils ont raté leurs examens, mais de peu, alors ils cherchent à compenser des notes insuffisantes dans un module, dans un semestre, ou dans une année.

Finalement, les signaux de l'institution leur paraissent flous et leurs notes proches de la moyenne relativisent leur échec, il est aussi possible d'aller au rattrapage ou d'avoir le statut d'AJAC... C'est la définition même du « bon étudiant » qui semble les interroger. S'agit-il d'avoir de bonnes notes partout et à toutes les épreuves, ou des notes moyennes, ou encore de s'assurer la moyenne dans un module, ou de bonnes notes dans le champ disciplinaire ?

Bien qu'ils rencontrent des difficultés à identifier les attentes des enseignants et à organiser leur travail universitaire il ne leur semble pas possible de solliciter d'aide. Le tutorat est rarement évoqué et tout se passe comme si pour eux, l'université avait ses règles qu'il importe de décoder, mais qu'une partie seulement des étudiants y parvient. Ils s'interrogent sur leur temps de travail, leurs modalités de révision, leur assiduité aux cours et concluent généralement qu'il aurait suffi d'un peu plus d'attention, de révisions régulières, tout en étant dans l'impossibilité d'expliquer précisément ce qui les a pénalisés.

Quand ils réalisent que la réussite ne sera pas au rendez-vous deux options sont envisagées : entrer dans la vie active ou faire une autre formation. Ces choix varient suivant qu'ils anticipent leur insertion professionnelle ou valorisent les diplômes et certifications. Leur arbitrage va teinter la manière dont ils vont quitter l'université et ce travail a permis de distinguer ici quatre profils de jeunes sortants sans diplôme de Licence. Ainsi, au-delà des effets de l'orientation, du travail salarié en

cours d'études et autres difficultés à s'affilier, il est intéressant de considérer la manière dont les différentes dimensions de l'expérience universitaire influencent leur décision.

La question de l'orientation ou plutôt de la réorientation se pose dans tous les cas et si certains sont en mesure de mobiliser leurs réseaux sociaux pour trouver des alternatives à l'université, d'autres se sont paradoxalement trop investis dans leurs études pour pouvoir entretenir « des relations » qui leur permettraient d'accéder rapidement à un emploi ou à une formation. C'est notamment ces possibilités, ces opportunités, après avoir quitté l'université, qui font que la sortie précoce est perçue comme un échec ou non.

2. Quatre expériences, quatre profils de jeunes sortis sans diplôme de Licence

Si les deux premiers niveaux de lecture et d'analyse des récits recueillis ont mis en lumière les préoccupations et difficultés des jeunes rencontrés, la lecture centrée sur les parcours a favorisé la mise en perspective des dimensions les plus significatives de leur expérience universitaire : le choix d'orientation du lycée à l'université, la perception du niveau scolaire, le rapport aux études et au diplôme, l'organisation du travail universitaire, l'affiliation et l'intégration au monde universitaire, le temps passé à l'université, l'investissement dans des activités extra-universitaires, la capacité à mobiliser un réseau de personnes ressources, la capacité à construire un autre parcours de formation ou d'insertion.

In fine, deux dimensions distinguent principalement les jeunes rencontrés : l'anticipation de l'insertion professionnelle et la valorisation des diplômes et certifications. Ces deux dimensions expliquent, d'une part, la manière dont ils ont vécu leur expérience universitaire et, d'autre part, la manière dont ils ont quitté l'université. Ces éléments ont permis la construction d'une typologie d'expériences, formalisée dans le tableau suivant.

	Valorisation des diplômes	
	+	-
- Anticipation de l'insertion Professionnelle +	Studeux pris au dépourvu (9 étudiants sur 60)	Décrocheurs en errance (21 étudiants sur 60)
	Raccrocheurs à une formation (13 étudiants sur 60)	Opportunistes en emploi (17 étudiants sur 60)

Ainsi les jeunes qui anticipent le plus leur insertion professionnelle, *les raccrocheurs* et *les opportunistes*, ont décidé de quitter l'université dès qu'ils ont eu la possibilité d'avoir un emploi ou de faire une autre formation. Le fait qu'ils aient occupé un emploi salarié au cours de leurs études, qu'ils se soient investis dans des associations ou plus globalement qu'ils aient « regardé ailleurs » a facilité leurs démarches. C'est par leurs réseaux, familiaux ou professionnels, qu'ils trouvent des alternatives à leurs sorties sans diplôme de l'université, bien qu'elles ne soient pas toujours à la hauteur de leurs aspirations initiales. A la

différence des seconds, ils ne misent pas exclusivement sur les diplômes pour s'insérer.

Les jeunes qui en revanche avaient plus ou moins fortement investis dans les études peinent à trouver des alternatives à leurs sorties précoces. Si *les studieux* quittent assez rapidement l'université, même sans solution, *les décrocheurs en errance* n'ont pas réellement arbitré entre formation et emploi, ils expérimentent presque simultanément des périodes courtes d'emploi et des réinscriptions variées en premier cycle universitaire, différant en quelque sorte l'heure d'une décision définitive. Pour ces jeunes, les diplômes sont plus que nécessaires pour faciliter leur insertion professionnelle, mais leur abandon des études les fait perdre sur les deux tableaux ; celui de la formation et celui de l'emploi.

a) Des raccrocheurs à une formation professionnelle qui tirent leur épingle du jeu.

Au pôle le plus positif sur les deux dimensions, *les raccrocheurs* investis dans leurs études mais aussi dans des relations sociales (associations, emplois salariés...) sont ceux pour qui l'abandon des études semble avoir le moins d'impact sur l'insertion professionnelle. En effet, ils ont intégré le fait que la formation, comme les diplômes, sont des signaux forts sur le marché du travail et que s'insérer sans ces atouts peut s'avérer difficile. D'ailleurs, ils relatent les expériences de proches qui connaissent des situations délicates. Après l'abandon, ils se réinvestissent assez rapidement dans une formation, généralement courte et professionnalisante ; pour un certain nombre d'entre eux, il s'agit de formations de niveau IV de type BPJEPS, BEATEP, etc. Ils cherchent avant tout à valoriser leurs expériences professionnelles ou de bénévoles par une formation qualifiante.

b) Des opportunistes en emploi au risque du déclassement

Les *opportunistes*, valorisant peu les diplômes mais voyant loin et large, composent avec ce qu'ils perçoivent comme des opportunités. Ils sont très investis dans des activités extra universitaires qui leur permettent de multiplier les occasions de sortir des études et de considérer que l'insertion sociale et professionnelle peut s'appuyer sur d'autres supports que les diplômes. Ils composent, bricolent leurs parcours. Ils quittent souvent l'université quand l'opportunité d'un emploi se présente et que leurs résultats les éloignent de la perspective d'un diplôme. On retrouve notamment ici les discours tenus par les personnes au « parcours atypique » qui revendiquent la cohérence de leur parcours et cherchent à lui donner du sens, malgré les expériences disparates qu'ils ont pu connaître.

Si les emplois qu'ils occupent ne sont pas à la hauteur des aspirations qu'ils nourrissaient en entrant à l'université, leur situation semble être le résultat d'un compromis qui leur convient, pour le moment.

c) Des étudiants disqualifiés et pris au dépourvu

Valorisant les diplômes mais anticipant faiblement, les *étudiants pris au dépourvu* sont certainement les plus visibles dans les statistiques pointant les difficultés d'insertion des titulaires d'un niveau IV et plus de l'université, l'année qui suit leur sortie. Le peu de liens qu'ils ont pu tisser, à l'université et en dehors, les contraint à un repli sur eux, peu propice dans un premier temps à favoriser leur engagement dans un emploi ou leur inscription dans une formation. Faire le deuil de leurs études est la première épreuve pour ces jeunes, d'autant qu'ils déclarent s'être investis dans leurs études. Ils sont assez désemparés et leurs récits mettent en évidence la solitude qu'ils ont vécue ou qu'ils vivent encore. Les personnes présentant ce profil sont dans des situations de transition au moment de l'entretien, au chômage ou encore inactif.

d) Des décrocheurs en errance entre formation et emploi

Au pôle le plus négatif sur les deux dimensions, les *décrocheurs en errance* n'ont pas arbitré entre l'investissement dans des formations et l'investissement dans des activités qui pourraient favoriser la constitution de réseaux, à terme rentables pour leur insertion professionnelle. La plupart de leurs activités sont irrégulières et suivent le même schéma ; ils s'investissent dans leurs études, pour décrocher au bout de quelques mois parce qu'un emploi (CDD) leur est proposé, puis ils décrochent à nouveau pour se réinscrire. Ils présentent la particularité de chercher à démontrer que leur situation leur convient, voire qu'elle les satisfait. Ils « se cherchent » ou « cherchent » leur voie et diffèrent en quelque sorte le moment où ils devront faire un choix, voire se classer et être classés (étudiant vs salarié, diplômé vs non diplômé, CDI vs CDD, ...).

3. Des expériences diverses qui relativisent les échecs supposés

Cette étude réalisée auprès de soixante jeunes a, nous semble-t-il, atteint son objectif car les récits recueillis montrent les logiques à l'œuvre comme la diversité des situations et motifs de sortie précoce. Les sorties sans diplôme ne sont pas toutes la conséquence d'une orientation par défaut, elles ne sont pas toutes vécues comme un échec et l'obtention d'un diplôme n'était pas toujours l'objectif des jeunes inscrits en Licence.

Il est aussi intéressant de souligner que les jeunes rencontrés méconnaissaient l'enseignement supérieur avant d'entrer à l'université, que leur inscription relève d'avantage d'une expérimentation que d'un engagement réellement éclairé dans une spécialité de Licence, que l'orientation se fait souvent « chemin faisant ». Finalement, rares sont ceux qui disent avoir perdu du temps.

Dans le même temps, les incertitudes dominent les récits, qu'elles soient liées à leur vie d'étudiant ou à leur future vie professionnelle. Ces incertitudes se trouvent parfois renforcées par leurs résultats insuffisants aux examens, bien que ce premier signal reste ambigu. Se mêlent alors

différentes difficultés : apprécier ses capacités de travail et de réussite, signaler ses lacunes, arbitrer entre formation et emploi...

Finalement, le coût des études est réévalué au fil du temps, rendant peu aisée l'anticipation de ces situations. Le fait qu'ils ne sollicitent pas l'institution, qu'ils ne signalent pas leurs difficultés et qu'ils partent sans faire de bruit, brouille également l'image de ces jeunes en situation de « décrochage » ou qui persévèrent tout en sachant qu'ils ne se réinscriront pas. Si ces sorties précoces sont l'occasion de réorientation ou d'entrée dans la vie active, toutes ne sont pas à la hauteur des aspirations initiales et d'autres se retrouvent « sans solution » (pour reprendre la terminologie des professionnels de l'insertion). Il y a des inégalités certaines entre ces jeunes après avoir quitté l'université et les possibilités de réorientation dans d'autres formations, qu'ils souhaitent le plus fréquemment, leur paraissent compliquées voire impossibles.

REFERENCE

BEAUPERE N., BOUDESSEUL G. (dir), Sortir sans diplôme de l'université. Comprendre les parcours d'étudiants décrocheurs, Paris, la Documentation française, OVE, 2009.